

— Ce pays s'appelle l'Oundoussouma, il a Mazamboni pour chef. Nous sommes des Ouazamboni. Le Rououerou (Nyanza) est au soleil levant à deux journées d'ici, mais à vous il faudra cinq jours. Il n'y a qu'une seule route et vous ne la pouvez manquer. »

Ainsi commença l'échange de politesses. On n'était plus des étrangers. Nous apprîmes qu'il y avait dans l'Oundoussouma deux chefs, dont l'un ferait volontiers la paix, échangerait des présents s'il nous était agréable. Nous donnâmes notre joyeux assentiment, et quelques heures se passèrent sans qu'on entendit de cris hostiles ou de coups de fusil, sauf du côté de l'Itouri, dont les riverains obstinés ne voulaient point de la paix.

Dans l'après-midi nous recevons un message de Mazamboni; il nous fait savoir qu'il verrait volontiers le dessin et la qualité de nos articles-monnaie. Nous envoyons 2 mètres d'étoffe écarlate pour uniforme, une douzaine de baguettes de laiton; promesse fut donnée que le lendemain, de bonne heure, le chef lui-même ferait son apparition et passerait par la cérémonie de « faire frères ».

Au lendemain, une nuit qui ne fut pas troublée nous avait tous rafraîchis; et nous nous plaisions à penser que dans quelques heures notre camp se remplirait d'amis. On nous avait invités à ne point partir avant que Mazamboni eût envoyé son contreprésent. Nous avions donc décidé que nous nous arrêterions encore une journée. La matinée était froide, très froide, car nous étions à 1 292 mètres au-dessus de la mer. Un brouillard couvrait les sommets élevés; la bruine tombait en fines gouttes; tout cela expliquait le retard de nos nouveaux alliés. Mais, à la troisième heure, le brouillard se dissipa, la chaîne entière se montra en clair contre un ciel bleu pâle. Le lieutenant Stairs, M. Jephson et moi, nous étions sur la pointe occidentale de l'éperon, contemplant la vue splendide, admirant le paysage, et nous demandant quand ce magnifique pays serait habité par des colons civilisés. Stairs le comparait à la Nouvelle-Zélande, disait qu'il y aurait volontiers un « ranche », il indiquait même l'endroit le plus avantageux. « C'est sur ce monticule que je voudrais bâtir mon *shibang* », disait-il; et je me demandais si tel était le terme maori pour villa. « Là paîtraient mes bœufs; mes brebis brouteraient sur ces pendis, là derrière, et... »

Entre temps les indigènes se montrèrent sur les crêtes de la montagne, avançant en colonnes allongées, convergeant vers un centre commun : la butte d'une colline tronquée, à un millier de mètres à vol d'oiseau de notre endroit. Une voix claire et harmonieuse frappa nos oreilles; ses accents dénotaient l'orateur populaire. Un homme se tenait avec quelques compagnons à une centaine de mètres au-dessus de la vallée. Fetteh, appelé pour l'écouter et le traduire, expliqua qu'il commandait la paix dans la maison du Roi; mais, chose extraordinaire, l'homme n'eut pas plus tôt achevé la harangue, qu'il lui fut répondu de la vallée en clameurs hideuses et sauvages. Puis de chaque sommet et de tous les talus éclatèrent des cris barbares.

Ces cris forcenés ne signifiaient pas la paix, mais la guerre, pensions-nous; pour plus de certitude, nous dûmes à Fetteh de descendre dans la vallée et d'interroger l'orateur lui-même. La réponse ne laissa plus aucun doute. Les deux vocables *kaouana*, la paix, et *kourouana*, la guerre, se ressemblent assez, d'où l'erreur de Fetteh.

« Nous n'avons que faire de votre amitié! criaient-ils. Avec nos bâtons nous vous chasserons hors votre camp! » Quelque franc-tireur qui s'était glissé dans un bas fourré faillit nous faire un accident; notre interprète l'échappa belle. Fetteh ramassa les flèches, les apporta, raconta les nouvelles.

Les compagnies furent passées en revue, le lieutenant Stairs prit la tête de cinquante carabines, et marcha à la rencontre de ces obstinés et intraitables gaillards qui se tenaient de l'autre côté de l'Itouri. En même temps, M. Jephson fut dépêché avec vingt-cinq carabines pour escarmoucher sur les pentes de gauche, et vingt hommes choisis partirent avec Ouledi pour faire une démonstration sur la droite. Réchid fut expédié avec dix hommes au haut du Nzera-Koum pour nous garder contre toute surprise de ce côté. Jephson et Ouledi marchèrent à leurs positions sans être aperçus par les montagnards, auxquels les tourons des avant-collines barraient la vue sur 200 mètres; d'ailleurs leur attention se portait dans la vallée sur les mouvements de la compagnie Stairs.

Stairs engagea vivement l'affaire. Pendant quelques minutes les indigènes soutinrent l'attaque avec une froide détermination et lancèrent leurs flèches en nuages de grêle. S'aperce-

vant que le sang-froid des ennemis provenait de ce qu'ils se sentaient protégés par un large cours d'eau, le lieutenant entraîna ses hommes à charger malgré la rivière. Ils obéissent, grimpent la berge opposée, ouvrent un feu violent. En quelques secondes ils enfoncent ces masses turbulentes et réfractaires qui avaient crié si furieusement après la bataille. Le village fut emporté d'emblée et les bananeraies furent nettoyées, tandis que les natifs couraient à toutes jambes et s'enfuyaient au loin. Stairs alors de rappeler ses hommes, de mettre le feu au village, et de monter à l'assaut d'autres stations; de bruyantes décharges de la compagnie faisaient juger de la résistance qu'elle rencontrait.

Dans l'intervalle, Ouledi et ses hommes d'élite avaient découvert un sentier qui menait à la montagne le long d'un éperon; après avoir gravi 150 mètres, il poussa ses tireurs sur le flanc droit de la foule, tout occupée à observer et applaudir les combattants de la vallée. Les winchesters firent merveille. En même temps, M. Jephson déboucha par la gauche; cette double surprise fit un tel effet sur les nerfs des indigènes, qu'ils regrimpèrent précipitamment la montagne, pourchassés par Ouledi et les siens.

Après qu'il les eut vus en pleine déroute, M. Jephson tourna vers l'est, et avança pendant 5 kilomètres, nettoyant tout devant lui. A 1 heure de l'après-midi, tous étaient de retour; un seul des nôtres avait été légèrement blessé. Chacun s'était admirablement conduit; les quatre lâches de l'autre soir s'étaient même distingués.

A 2 heures, comme les naturels retournaient à leur vallée, on lança toutes les compagnies à leurs trousses. Stairs reconduisit ses hommes à travers la branche de l'Itouri, et poursuivit les fugitifs au loin vers le nord, puis tourna brusquement pour rallier Jephson, qui poussait vers l'est. Les éclaireurs d'Ouledi montèrent jusqu'au sommet des hauteurs; mais au nombre immense des habitations ils jugèrent prudent de s'arrêter.

Pendant tout l'après-midi les hostilités ne discontinuèrent pas; les naturels ne cessèrent de courir, revenant à la charge, puis battant en retraite. Au soir, le silence qui régnait autour du camp témoignait assez quelle œuvre avait été accomplie. Les habitants étaient dans leurs montagnes, ou en fuite vers

l'est et le nord. Dans la vallée environnante, pas une butte n'était restée debout. Cependant la leçon ne suffisait pas encore. Nous aurions à retourner par ce même chemin. Si nous rencontrions d'autres tribus de même trempe, nous perdriions beaucoup d'hommes; si nous ne leur enlevions le moindre doute quant à nos moyens de résistance, la besogne serait à recommencer. Il était donc beaucoup plus humain de traiter l'affaire à fond, et de ne pas laisser sur nos derrières une tribu dont l'insolence n'aurait pas été châtiée. Ils s'étaient imaginé que nous n'oserions combattre en dehors de notre amas d'épines, ce qui explique leurs vanteries de nous en chasser à coups de houlettes; d'ailleurs, ils se croyaient inattaquables dans leurs montagnes. Il fallait leur ôter l'idée qu'ils pouvaient nous porter tort.

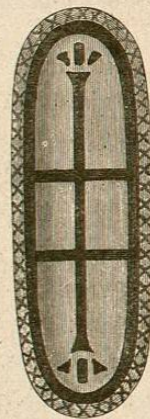
Une vache que son maître n'avait pas sauvée à temps fut trouvée brûlée dans un des villages voisins, et nous valut une seconde ration — très congrue — de rosbif.

Le 11, il plut encore pendant la matinée : aussi restâmes-nous à l'abri jusqu'à dix heures du matin.

Quelques montagnards ayant tenu à manifester leur hostilité, Stairs, Jephson et Ouledi menèrent leurs trois colonnes au haut des pentes, et, poussant leur pointe dans les villages les plus éloignés, capturèrent un petit troupeau de chèvres, qu'on distribua dans le camp. L'expérience de la journée devait suffire aux indigènes et leur montrer qu'ils n'avaient rien à gagner sur nous.

Un moment il sembla qu'on allait se réconcilier. Un natif se tenant sur une butte au-dessus de notre position harangua notre camp, annonçant être envoyé par Mazamboni : Le chef avait reçu nos présents, mais sa visite avait été empêchée par les clameurs des jeunes gens, qui insistaient pour se battre. Maintenant, qu'il avait eu plusieurs des siens tués, il était prêt à payer tribut; il voulait se montrer ami fidèle.

Nous répondîmes qu'il nous plairait de faire alliance. Mais puisqu'ils avaient gardé nos présents d'amitié pour nous insulter après et nous traiter de femmes, ils auraient à nous ache-



Bouclier des Ouazamboni.

ter la paix au prix de chèvres ou de bétail. Néanmoins, ils pourraient nous approcher sans crainte en nous présentant des touffes d'herbe.

Un détail à mentionner : quand les guerriers descendirent de la montagne pour se battre, chaque petite bande était accompagnée d'un grand chien de chasse, aux formes grêles, mais courageux et prompt à l'attaque.

Les Ouazamboni ont pour armes des arcs, longs de 160 cm. des lances, longues aussi et aiguës. Leurs boucliers sont, pour la plupart, étroits et allongés, quelques-uns sur le modèle de l'Ouganda. Les flèches, qui mesurent 75 centimètres, sont cruellement barbelées; leurs lances ressemblent à celles des Karagoué, des Ouhha, des Ouroundi et Ihanguiro.

CHAPITRE XII

NOTRE PREMIÈRE VISITE A L'ALBERT-NYANZA

(Du 12 décembre 1887 au 7 janvier 1888.)

Autres ennuis occasionnés par les indigènes. — Nous incendions leurs villages. — Le bourg de Gavira. — Nous tenons les natifs en échec. — Paysages des bords du lac. — Nouvelle attaque par les indigènes. — Palabre avec les naturels. — Aucune nouvelle du Pacha. — Notre approvisionnement de cartouches. — Notre situation. — Entretien de Stairs avec les gens de l'île de Kassanya. — La seule alternative raisonnable. — Nous gravissons la montagne. — Lutte avec les indigènes. — Représailles. — Découverte d'un riche approvisionnement de grain. — La belle vallée de l'Oundoussouma. — Pont suspendu. — Voyage de retour à Ibouiri. — La construction du fort Bodo.

Le 12 décembre, au point du jour, nous quittâmes le camp sans être inquiétés le moins du monde, ni entendre une seule voix du dehors. Personne ne semblait bouger dans la vallée. Notre chemin, orienté au sud-est, plongeait dans les ravins et les vallées étroites, à travers lesquelles les ruisseaux, descendant de la chaîne et de ses nombreuses gorges, coulaient sous les grandes jungles, sous la broussaille et les roselières. Les villages nichaient au milieu des cultures; nous les passions sans nous détourner à droite ou à gauche; peut-être leurs habitants comprendraient-ils que nous étions gens inoffensifs quand on nous laissait tranquilles. Mais, à 9 heures, quand l'extrême fraîcheur se fut dissipée, les premiers cris de guerre partirent d'un groupe important de huttes qui couronnaient les contreforts de la chaîne de l'Oundoussouma. Nous marchions sans paraître rien remarquer, les natifs avançaient hardiment et voltigeaient sur notre flanc droit et en arrière de la caravane. Vers les 11 heures du matin, deux bandes s'acharnaient à nos trousses, l'une venant de l'est, l'autre